

La ronde de Genève
Chapitre 3 : La recherche de l'absolu
Par Fabrice Hatem

Claudia était plus que vexée de l'attitude étrange de Fabien. Ils avaient dansé ensemble pendant des mois, elle lui avait appris plein de choses sur Cuba au cours de leurs longues conversations, elle l'avait consolé et réconforté lorsqu'il avait éprouvé des déboires professionnels, elle l'avait écouté pendant des heures, et voilà que brutalement, sans aucune raison, il lui battait froid, ne donnait plus signe de vie, et semblait vouloir presque l'éviter dans les milongas. C'était incompréhensible et désobligeant. Au début, elle avait été un peu chagrinée par son attitude, et avait essayé de lui demander des explications. Mais, devant son mutisme, elle s'était rapidement résignée. Certes, c'était un bon danseur, mais enfin il n'était pas ni de toute première jeunesse ni particulièrement beau. Son habitude de la fréquentation de superbes danseurs cubains lui permettait de relativiser les choses.

Aussi se sentit-elle assez rapidement dégagee de ses attaches anciennes, libre de voguer vers de nouveaux horizons. Et cela allait la conduire à vivre, une dernière fois, une belle histoire d'amour.

Quoiqu'ayant déjà largement dépassé la quarantaine et d'une taille assez modeste, Yves avait beaucoup d'atouts pour attirer l'intérêt des danseuses. Son corps svelte, son regard intelligent et plein de bienveillance, son visage fin mis en valeur par des cheveux à la raie impeccable, ses chemises toujours soigneusement repassées suscitaient chez les femmes un sentiment de confiance. Celui-ci pouvait aisément se transformer, sinon en un désir irrésistible, du moins en une agréable accoutumance lorsqu'elles avaient expérimenté sa danse à la fois précise et détendue, son guidage ferme leur laissant cependant un large espace de liberté, sa maîtrise de figures complexes qui toutefois ne nuisait pas à la musicalité et à la fraîcheur communicative de sa danse. En plus, il avait de jolis yeux clairs, il était souriant, attentionné, dégageait une impression de calme et, last but not least – sentait toujours bon. Ce n'était peut-être pas un danseur exceptionnel qui attirait tous les regards sur la piste, mais justement cela aussi rassurait des danseuses parfois timides qui avaient souvent peur de ne pas être « à la hauteur ». De plus, sa conversation entre deux tandas montrait rapidement qu'il s'agissait d'un homme cultivé, curieux d'esprit, doté d'une bonne situation et exerçant un métier passionnant.

Bref, ce garçon était pour les femmes une très bonne occasion, à la fois agréable, décorative et accessible. Il était donc très recherché, d'autant qu'il s'agissait d'un personnage sociable, ravi de servir de chevalier servant à de petits groupes de deux à trois danseuses, en ne s'enfermant que rarement dans une relation exclusive avec l'une ou l'autre. Comme cependant il allait justement le faire, pendant quelques temps, avec Claudia.

Mais si Yves appréciait beaucoup la fréquentation des danseuses, sa véritable passion était ailleurs. On aurait pu dire que c'était la science, puisqu'il était physicien au CERN. Mais c'était encore plus que cela. Yves était en effet un chercheur d'absolu. Absolu religieux, absolu politique... Il avait exploré beaucoup de voies avant de s'orienter vers celle pour laquelle il était le plus doué et qui lui avait fourni le plus de satisfaction : la recherche scientifique. Il aurait pu logiquement s'intéresser à l'infiniment grand et à l'astrophysique. Mais il s'était finalement engagé dans la compréhension de l'infiniment petit et des structures sub-atomiques – ce qui au fond n'était d'ailleurs pas si différent.

Yves avait eu 20 ans au début des années 1980. A l'époque, la vague révolutionnaire issue de mai 1968, quoiqu'en reflux à la suite des premiers renoncements de l'ère mitterrandienne, restait encore puissante en France. L'idéalisme de notre héros s'était alors investi dans le domaine politique. Son rêve, pendant quelques années, fut de construire une société idéale, juste, égalitaire, débarrassée de

l'exploitation de l'homme par l'homme et sauvée du désastre environnemental par une active politique écologiste. Il avait beaucoup lu, beaucoup milité dans des groupuscules de gauche radicale, beaucoup voyagé aussi.

Il avait aussi participé, plusieurs années de suite, à des chantiers de jeunesse en Turquie, pour aller à la rencontre des paysans du tiers monde. Une expérience qui lui permit de constater à quel point leur mentalité conservatrice, religieuse, et pudibonde pouvait différer de celle de jeunes gauchistes idéalistes, libertaires et athée des pays du nord.

C'était à l'été 1980, dans un petit village situé près de la côte de la Mer Egée, dans l'arrière-pays d'Izmir. Yves avait décidé de consacrer ses vacances à un « chantier de jeunesse » destiné à favoriser les rencontres entre les jeunes européens et les paysans de ce que l'on appelait encore à l'époque le « tiers-monde ». Il s'agissait de travailler gratuitement, en échange du gîte et du couvert, à la construction d'infrastructures destinées à leur village d'accueil : petit canal d'irrigation, pont léger sur un ruisseau, annexe d'école... Tous les jours, ils allaient donc travailler dans les champs, sous un cagnard épouvantable, en guettant avec avidité l'heure où les paysannes viendraient leur apporter leur pitance, composée essentiellement de pois chiches, d'oignons, de poivrons et d'un peu de riz.

Bref, ils étaient là une vingtaine d'européens dans ce village reculé des collines, qui à l'époque n'était même pas desservi par une route goudronnée. Il y avait beaucoup d'hollandais, de danois et d'allemands, quelques français et espagnols, et même un ougandais et un irakien dont Yves ne savait pas très bien comment ils étaient arrivés là. Des jeunes presque tous profondément pénétrés de l'idéologie contestataire issue des mouvements de 1968 : dévalorisation de toutes les grandes institutions (famille, patrie, religion, armée...), refus de s'intégrer dans le « système » existant et recherche de formes alternatives de vie en société ; mépris des normes morales traditionnelles, liberté individuelle portée au rang de valeur suprême (tout particulièrement dans le domaine de la sexualité), tropisme très marqué vers les idées de solidarité, de partage, d'égalité, de tolérance, d'antiracisme, de pacifisme, d'aide au « tiers-monde », etc.

Ces idées étaient évidemment très éloignées, de celles, beaucoup plus traditionnelles, des villageois qui les accueillaient. Même si ceux-ci, de rite alaouite, avaient en matière morale et religieuse des positions plus ouvertes que la plupart des habitants de la région, de rite majoritairement sunnite.

A cette époque, la Turquie traversait par ailleurs une période de grave violence politique. Ce climat de quasi-guerre civile était le produit complexe d'une série de clivages à la fois ethniques, religieux et politiques : affrontement entre, d'une part, les nationalistes et les conservateurs religieux, et, d'autre part, les partis de gouvernement plutôt pro-occidentaux ; au sein du premier groupe, opposition entre les nationalistes et les religieux, porteurs de deux conceptions différentes de l'identité turque ; au sein du second, antagonisme entre progressistes et conservateurs ; lutte frontale entre les militaires attachés à la défense de l'héritage kémaliste et tous les groupes (des islamistes aux gauchistes) désireux au contraire de le liquider ; tensions entre la majorité sunnite et la minorité alaouite ; et, bien sûr, problèmes récurrents liés au particularisme kurde. Ajoutons aussi que dans chacune des grandes familles politiques, extrémistes et modérés se détestaient cordialement. Au point que ces derniers constituaient souvent la cible privilégiée des jusqu'au-boutistes de leur propre camp : les gauchistes assassinaient ainsi régulièrement des progressistes de centre-gauche tandis que les fascistes

commettaient des attentats contre les conservateurs de centre-droit. Moins risqué, sans doute, que de s'attaquer aux fous-furieux du camp d'en face...

Dans tout le pays, ces antagonismes tous azimuts se matérialisaient par une multitude de petits conflits locaux, où les grands enjeux nationaux se greffaient sur des rivalités microcholines parfois ancestrales. C'est ainsi que pratiquement tout opposait le village alaouite où s'était installé le camp de jeunesse d'Yves et de ses amis, et le village sunnite voisin, situé au bas de la colline. Le premier peuplé d'une population originaire des Balkans qui s'était repliée sur l'Anatolie après la fin de l'empire turc, était plus pauvre, avec des idées plus à gauche et une vision plus distanciée de la religion ; le second, peuplé en majorité de turcs autochtones, était plus riche, plus conservateur, plus attaché aux formes traditionnelles de la religion. Entre les deux populations, il n'y avait, c'est un euphémisme, que très peu d'atomes crochus. En fait, ils se détestaient même cordialement, l'une de leurs distractions favorites consistant d'ailleurs à dire mutuellement du mal les uns des autres.

C'est dans ce climat tendu que les compagnons soixante-huitards de Yves entreprirent, pendant leur séjour, de répandre leurs propres idées auprès de tous les habitants de la région : athéisme ou plutôt mépris ouvertement exprimé de la religion, libération sexuelle, féminisme, nudisme, communisme primitif et refus des interdits alimentaires. Cela donna lieu à toute une série de scènes qui, heureusement, ne furent que cocasses, mais qui auraient tout aussi bien pu se transformer en tragédie.

La première se passa au domicile de l'imam sunnite d'un village voisin, avec lequel l'association qui les accueillait avait organisé l'une des rencontres qui émaillèrent leur séjour, et censées « favoriser les échanges culturels entre les peuples ». Ils étaient donc là une dizaine de jeunes européens réunis autour de cet imam et de sa famille pour cet « échange » entre jeunes post-soixante-huitards et musulmans conservateurs. Car, même si cet imam avait fait preuve d'ouverture d'esprit de sens de l'hospitalité en accueillant ces jeunes européens, il restait tout de même, fondamentalement, un religieux conservateur de village, convaincu que ce qui est écrit est vrai parce que c'est écrit, que ce qui a été doit continuer à être parce que cela en a toujours été ainsi, et que ce qui est mal est mal parce que ce n'est pas bien.

La parole du groupe fut largement monopolisée, au cours de cet échange, par trois jeunes danoises particulièrement véhémentes, dont la rhétorique porta sur trois points principaux : le partage absolu des richesses, le droit des homosexuels à la reconnaissance, et la critique radicale de la religion.

L'imam écouta tout d'abord une longue tirade sur la nécessité de partager les richesses, et tout particulièrement les terres, pour permettre aux paysans pauvres de vivre plus dignement. Il invita ensuite Yves et ses amis à goûter quelques olives et quelques fruits venus de son grand verger, qu'il leur avait auparavant fait visiter avec fierté. Yves en fut vaguement soulagé, car, malgré l'inexpérience de ses 18 ans, il percevait tout de même l'existence d'un décalage gênant entre le discours de ses compagnes et la réalité du lieu.

Vint ensuite la tirade sur le droit des homosexuelles, au cours de laquelle les danoises n'oublièrent pas de faire leur « coming out » de lesbiennes militantes, favorables à l'émancipation féminine et à l'égalité totale des sexes. L'inquiétude d'Yves monta alors d'un cran. Mais, à son grand soulagement, l'imam,

après avoir écouté attentivement la traduction de l'accompagnateur turc, continua à afficher un large sourire tout en ordonnant à sa femme et à sa belle-fille de nous resservir du thé.

L'alerte rouge se déclencha ensuite dans l'esprit de Yves lorsque ses camarades danoises entreprirent d'expliquer à l'Imam que Dieu n'existait pas, que les religions étaient un tissu de mensonges destinés à asservir l'Humanité, et qu'un jour, prochain sans doute, elles disparaîtraient totalement pour le plus grand bien de celle-ci. L'imam écouta, tout sourire, la traduction de leurs propos. Puis il conclut très aimablement la conversation et la visite en bénissant ses jeunes visiteurs au nom de dieu tout-puissant et en vantant - en réponse à leurs remerciements d'ailleurs sincères - les mérites de l'hospitalité turco-musulmane.

Soulagé de l'absence d'incident, mais un peu étonné aussi de cette issue heureuse - car les propos tenus par les danoises avaient tout de même été assez virulents – Yves interrogea quelques temps plus tard leur accompagnateur turc sur les raisons de ce dénouement sans drame. Celui-ci répondit, en gros, ceci : *« je n'ai pas traduit une seule parole de ce qu'elles ont raconté. Si j'avais juste traduit la moitié de leurs propos, c'était la crise ouverte, et il nous aurait peut-être fallu plier dare-dare nos bagages pour rentrer à Istanbul. Alors, j'ai dit qu'elles étaient heureuses d'être là, qu'elles remerciaient l'imam pour son hospitalité, que la Turquie leur plaisait beaucoup, que thé était très bon, etc.!!! »*

Fin de l'acte I.

L'acte 2 de cette petite comédie des malentendus se passa sur une plage des environs d'Izmir, où Yves et ses amis allaient souvent se baigner le soir après la journée de travail, accompagnés en camion par un paysan du village. Cette fois, un groupe de jeune néerlandais fut à la manœuvre. Ceux-ci étaient des adeptes du nudisme, qu'ils mirent en pratique sans hésiter, à la vue des tous les turcs - homme, femmes souvent voilées, enfants - qui fréquentaient également cette plage. Il continuèrent cette pratique pendant un jour un deux, en dépit des propos agacés tenus par deux ou trois femmes, qui leur expliquèrent qu'il pouvaient faire cela dans leur pays s'ils voulaient, mais qu'en Turquie ça choquait les gens et qu'ils feraient donc mieux de se rhabiller. Rien n'y fit, et monsieur continua d'exhiber son zizi et madame sa chatoune.

Le troisième jour, au milieu de la baignade, leurs ébats furent interrompus par l'arrivée de deux automitrailleuses de l'armée turque et d'une escouade de soldats qui leur intimèrent l'ordre de se rhabiller immédiatement et de quitter les lieux sous leur protection. Les néerlandais tentèrent bien d'exprimer leur mécontentement : *« je suis libre de mon corps, la nudité est naturelle, seul un esprit rétrograde peut s'y opposer, etc. »* Mais rien n'y fit, et ils durent se rhabiller quand même. L'officier leur expliqua alors qu'ils avaient appris que leur comportement commençait à faire beaucoup jaser dans la ville voisine d'Izmir (où les partis islamistes et d'extrême-droite étaient très puissants, et où un député modéré venait d'être assassiné), et qu'un groupe de militants de l'un de ces partis (les fascistes, sans doute) commençait à parler sérieusement de venir casser la gueule à Yves et ses amis. Alors, l'armée, bien informée, était intervenue avant que cela n'arrive...

Ces propos calmèrent beaucoup les revendications à la liberté corporelle des amis néerlandais d'Yves, qui, pendant tout le reste du séjour, se vêtirent d'un maillot de bain très décent pour aller à la plage.

Yves se souvenait, à sa grande honte, avoir joué un rôle central dans l'acte 3, qui est aussi celui qui aurait pu avoir les conséquences les plus tragiques. Car, s'il faisait preuve d'une certaine lucidité vis-à-vis des agissements et des propos de ses camarades, il était en fait largement aussi capable qu'eux de commettre - même animé des meilleures intentions du monde - les bourdes les plus ravageuses.

Voici ce dont il s'agit.

Le village d'accueil était situé au milieu de très hautes collines à la végétation méditerranéenne, où pullulaient les sangliers. L'une des distractions favorites des villageois consistait à aller chasser ces animaux la nuit. Ils proposèrent à Yves et ses amis de les emmener. Et ce fut d'ailleurs l'un des plus beaux souvenirs de sa vie.

La chasse au sanglier, c'est à la fois très technique et très simple. Il faut arriver très nombreux (à la fois pour couvrir un large espace de battue et pour pouvoir réagir en cas d'incident, car un sanglier blessé est une bête très dangereuse, capable d'éventrer facilement un homme). Il faut ensuite se cacher derrière des fourrés bordant un chemin de terre dégagé, à l'endroit où passent les sentes que les animaux empruntent la nuit pour aller boire au bas de la colline. Il faut aussi faire très attention de ne pas se placer dans le sens du vent, car les sangliers ont l'ouïe et l'odorat très fins. Ensuite, il faut attendre pendant des heures, dans un silence absolu, jusqu'au milieu de la nuit, heure à laquelle les bêtes descendent pour aller boire.

Cette attente silencieuse, en pleine nature, constitue un moment tout simplement féérique. D'abord, il n'y a pas de pollution lumineuse, car on est en pleine brousse, à 5 ou 10 kilomètres du premier lampadaire. Le ciel constellé brille donc d'une splendeur cristalline et profonde. Ensuite, l'avancée de la nuit est rythmée par l'éveil des dizaines d'animaux différents qui tous possèdent leur cri et leur bruit particulier : aboiements de chiens, cri-cri de grillons, frôlement de petits rongeurs, chants d'oiseaux. Cette symphonie nocturne constitua l'une des plus émouvantes expériences esthétiques - voire mystiques - de toute l'existence d'Yves.

Cette féerie fut cependant interrompue de manière assez brutale vers 2 ou 3 heures du matin - comme c'est d'ailleurs habituellement le cas pour ce type de chasse, lorsque les sangliers se décident enfin à aller boire. On les entend alors se frayer un chemin à travers les broussailles, dans un mélange de bruits de végétaux froissés, de grognements étouffés et de pierres déplacées. Les chasseurs mettent alors en joue leur fusil, scrutant les ténèbres avec attention. Et, lorsqu'ils aperçoivent l'animal déboucher sur le chemin découvert, 3 ou 4 détonations claquent en même temps. C'est alors un moment de tension maximale, car, si le sanglier n'est que blessé, il peut alors foncer tête baissée sur les chasseurs et les attaquer très violemment. Mais, si la bête a été touchée à mort, on l'entend s'abattre lourdement tandis que les autres animaux détalent. Après une attente de précaution (car il arrive que des sangliers agonisant à terre se relèvent pour attaquer les chasseurs trop confiant qui s'approchent d'eux), les hommes envahissent le chemin et jaugent la bête. Les petits animaux pèsent de 200 à 300 kilos, mais un gros sanglier peut atteindre la demi-tonne. La chasse est alors terminée, car les sangliers survivants, effrayés, ont détalé très loin et attendront un long moment avant de repasser par le même endroit.

Les chasseurs qui aimaient bien Yves, lui confièrent l'insigne honneur de participer au portage du sanglier, qui fut attaché par les pattes sur de longs bâtons de bois portés par quatre hommes. Mais

qu'allaient-ils faire de la bête ? Plein d'enthousiasme à l'idée de contribuer à sa façon au rapprochement entre les peuples, il eut alors une idée brillante, encore beaucoup brillante que d'expliquer à un imam conservateur que la religion est une escroquerie stupide ou que de se baigner toute nue à faible distance d'une horde de fascistes haineux et sexuellement frustrés.

Son idée géniale consistait à proposer d'organiser un immense méchoui sur la place du village, à l'occasion duquel le sanglier serait dégusté en brochettes par les villageois et leurs hôtes.

Pour comprendre à quel point cette idée était remarquablement avisée, il faut préciser les quatre points suivants ; 1) le sanglier n'est pas autre chose que le cochon sauvage, c'est-à-dire une nourriture totalement proscrite pour les musulmans ; 2) l'anecdote se situait en pleine période du ramadan, mois sacré de jeûne et de prières ; 3) le principal grief fait, à tort ou à raison, par les villageois sunnites du bas de la colline aux hôtes alaouites d'Yves, était, justement de ne pas respecter un certain nombre de principes religieux de base, comme la non-consommation du porc ; 4) en cette période de pré-guerre civile, toute la population était armée jusqu'aux dents et prête à en découdre au moindre incident avec la communauté rivale.

Mais pour ces jeunes européens imprégnés des idées de la révolution soixante-huitarde, toutes ces croyances et ces pratiques - pour peu même qu'ils en aient à l'époque connu l'existence - n'étaient qu'un reliquat de superstitions dépassées.

Quoiqu'il en soit, le principe du méchoui fut accepté - et rétrospectivement, on peut s'étonner d'ailleurs qu'une idée aussi saugrenue n'ait pas été immédiatement brisée dans l'œuf, compte tenu des circonstances, par les accompagnateurs turcs.

Yves employa donc la journée du lendemain, avec quelques volontaires, à mettre à exécution les préparatifs de son dangereux méchoui. Mais avez-vous déjà essayé, sans aucune connaissance en boucherie, de débiter en petits cubes de 3 cms de côté un sanglier d'une demi-tonne ? Déjà, il fallait dépecer l'animal,... Problème qui apparut comme insoluble jusqu'à ce qu'un des membres de leur groupe de pieds-nickelés idéalistes, professeur de sciences naturelles, ne se rappelle qu'il avait l'habitude de disséquer pendant ses cours les souris, et proposa de transposer ses connaissances au cas du sanglier. Malgré la différence de volume, l'opération réussit, et ils se trouvèrent bientôt assis autour d'un immense tas de viande à moitié désossée, qu'ils entreprirent péniblement de découper en petits cubes. Mais les mouches et le soleil se mirent bientôt de la partie, et les appétissantes brochettes se transformèrent bientôt en un tas répugnant de viande sanguinolente, attaqué par les milliers d'insectes surexcités par l'odeur. En fin d'après-midi, cependant, leurs efforts commencèrent enfin à payer, et ils s'apprêtaient à allumer le grand feu du méchoui lorsqu'arriva une nouvelle tout à fait prévisible, mais qui sur le moment affligea beaucoup Yves et ses amis : les anciens du village s'étaient réunis et avait décidé que les villageois ne participeraient pas au méchoui.... Les européens pouvaient, eux, manger le sanglier, mais pas question pour nos hôtes de le faire ...

Yves fut bien sûr, très déçu sur le moment, abandonnant ses préparatifs la rage au cœur. Mais, rétrospectivement, il pensa souvent avec effroi aux conséquences de cet événement s'il avait eu lieu... Car, le lendemain, lorsque les jeunes européens traversèrent le village sunnite, la première question

que l'on leur posa fut, justement de savoir si leurs voisins avaient mangé le sanglier en méchoui pendant le Ramadan... Les nouvelles vont vite, dans les campagnes turques...

Fort heureusement, le reste du séjour se passa sans incidents. Et, à presque trente ans de distance, Yves gardait encore un souvenir lumineux de cette expérience de jeunesse. Un âge d'espoir et d'enthousiasme, où la paix entre les hommes semblait à portée de main. Bien sûr, lui et ses amis étaient ridiculement naïfs, maladroits, inconscients, mais généreux aussi. Et puis, qu'elles étaient merveilleuses, ces nuits étoilées au-dessus des collines d'Izmir !!!

Sensible comme tant d'intellectuels français au romantisme de la révolution cubaine, Yves avait également participé, avec la section de l'UNEF de l'Ecole normale supérieure, à plusieurs voyages d'étude et d'amitié dans le paradis castriste pays. Et il avait rapporté de ce pays une impression mitigée qui contribua largement à l'éloigner de la politique.

Si sa sympathie pour le peuple cubain, si artistiquement talentueux, si chaleureusement accueillant, si exubérant dans la fête, s'en était trouvée grandi, s'il avait été envoûté par le charme décati des vieilles villes coloniales de la Havane ou Santiago, il avait aussi été choqué par la misère de ce peuple opprimé par un régime policier. Et, en scientifique rigoureux, il n'avait pas été convaincu par les discours dogmatique de ses interlocuteurs, qui imputaient de manière trop systématique les échecs du régime à l'embargo américain et aux menées contre-révolutionnaires de l'émigration réactionnaire de Miami. Ce n'était tout de même pas la faute des Etats-Unis si l'agriculture cubaine avait été ruinée par une politique de collectivisation et de bas prix d'achat qui décourageait les paysans de travailler, si les queues s'allongeaient chaque jour un peu plus devant des étals vides du fait de l'impéritie du système de planification centralisée et de distribution, si la population était réduite à un silence résigné par la répression policière, si les salaires étaient maintenus à un niveau invraisemblablement bas par une absurde politique de nivellement égalitariste... Et si les jeunes cubains ne rêvaient qu'à émigrer dans les pays capitalistes d'Europe de l'ouest ou d'Amérique du nord, ce n'était pas parce qu'ils étaient trompés par la propagande de la CIA, mais bien parce que le régime castriste leur paraissait, à l'expérience, insupportable.

Bref, ces voyages à Cuba, au lieu de renforcer les convictions révolutionnaires d'Yves, eurent l'effet exactement inverse, en enclenchant en lui une salutaire réflexion sur les impasses de l'utopie communiste.

La voie de l'idéal politique se transformant ainsi à ses yeux en impasse, Yves se tourna alors vers d'autres formes d'absolu. Sans aller jusqu'à devenir croyant, il s'intéressa alors aux différentes formes du mysticisme religieux.

D'origine juive, sa nouvelle recherche du Divin s'orienta d'abord vers les origines du monothéisme. Au cours d'un voyage en Israël, il fut frappé de constater à quel point certains des paysages de ces pays semblaient naturellement suggérer une présence supérieure immanente, d'ordre divin.

Ce sentiment le toucha de manière particulièrement violente dans les monts de Judée. Là, dans ce désert désolé, aux formes déchiquetées par l'érosion, dont les oueds desséchés dévalaient en pentes raides vers la dépression de la mer Morte, avec devant lui l'imposant panorama des ocres

vallonements du Moab, écrasés à l'infini par la lumière presque insupportable d'un ciel uniformément bleu, il eut soudain la conscience d'une présence supérieure veillant sur lui d'un œil sévère. Et il comprit à quel point un mysticisme monothéiste exigeant jusqu'à la raideur et l'intolérance pouvait naturellement naître de ce paysage sublime. Si lui-même, esprit scientifique et rationnel, était envahi du sentiment intime et bouleversant d'une présence divine, comment ne pas comprendre que les ermites exaltés, des esséniens à Saint-Jean Baptiste, n'aient pas conçu ici la certitude irrésistible de l'existence d'un Dieu unique, à la fois omniprésent, sévère et vindicatif ?

Et quel émotion aussi, sur cette très sainte terre, de retrouver presque à chaque pas les traces historiques de ces immenses croyances : le lieu exact du lac de Tibériade où Jésus marcha sur les eaux ; le chemin de croix conduisant à Jérusalem au Golgotha où il fut crucifié ; le mur des lamentations, dernier vestige du Temple où les juifs viennent prier avec ferveur, juste au-dessous de la mosquée d'Omar où Mahomet, selon les croyances musulmanes, s'élança vers le ciel... Tout en ne les partageant pas et en comprenant les dangers, Marc ne pouvait s'empêcher d'éprouver une forme d'admiration pour ces croyances religieuses, ainsi qu'une fascination d'ordre poétique pour les mythes qui les accompagnaient. Comme lorsque tout enfant, assis avec toute sa famille autour de la table délicatement ornée de la pâque juive, il écoutait conter l'histoire de la sortie d'Egypte, accompagné de toute une série de rites : les dix plaies d'Egypte symbolisée par le versement de vin dans un verre d'eau pure, l'alliance avec Dieu symbolisée par l'agneau pascal, l'errance en Egypte avec son pain non levé symbolisé par les matzots et ses souffrances symbolisées par les herbes amères. Comme ce soir-là, la croyance religieuse parvenait à revêtir d'une immense valeur symbolique des choses aussi simples qu'un œuf dur ou une branche de cerfeuil!! Et plus tard, devenu chercheur, Yves saurait aussi deviner, derrière l'apparente simplicité des objets les plus courants – un grain de sable, un souffle d'air, une goutte d'eau - toute la complexité quasi-divine des structures sub-atomiques...

Yves, avec son esprit profondément rationnel, parfois même un peu froid, n'était cependant pas enclin à s'engager dans une démarche d'ordre mystique. Il était trop agnostique, sceptique, détaché, pour éprouver lui-même la foi. Pour ce scientifique-né, les religions étaient des objets d'étude fascinants, et non des invitations à s'enfermer dans une croyance exclusive. Il préféra donc explorer, avec une immense jouissance intellectuelle mêlée d'émotion, les cheminements complexes des croyances orientales qui avaient conduit à l'apparition et à l'épanouissement du monothéisme. Il étudia pendant un été entier le Talmud dans une yeshiva libérale de Jérusalem. Cette expérience, cependant, l'avait un peu déçu par une tendance trop poussée aux raisonnements filandreux, malgré l'incontestable valeur d'une démarche visant à faire jaillir de la forme des textes religieux un fond philosophique général, dégagé de leur singularité anecdotique. Il se rendit en Egypte sur les traces des Dieux Amon et Aton, puis en Inde aux sources du Bouddhisme et des croyances védiques. Il y découvrit, fasciné, les prolifiques richesses de deux grands polythéismes : l'un, depuis longtemps englouti dans les sables des grandes pyramides et des temples de Louxor ; l'autre, toujours bien vivant sous le burin des artisans de Jaipur et de Delhi, qui continuaient à faire jaillir de la pierre les figures vivantes et colorées de Shiva, Ganesh et Kali. Tout cela le conduisit à rédiger une brillante thèse sur les origines du monothéisme hébraïque, qu'il acheva à la Sorbonne l'année même où il réussissait brillamment son agrégation de physique.

Car la vraie vocation d'Yves, l'activité pour laquelle il était vraiment fait, c'était la science. D'abord parce que depuis son très jeune âge, il avait fait preuve d'un don exceptionnel pour les mathématiques,

qui lui avait permis de passer très brillamment son baccalauréat scientifique à l'âge de 15 ans. Il avait ensuite suivi la voie royale des bons élèves français, entrant en classe préparatoire scientifique au lycée Saint Louis avant de réussir les concours des plus grandes écoles d'ingénieurs. Il aurait alors pu intégrer l'X et voir s'ouvrir devant lui une prometteuse carrière de haut fonctionnaire ou de capitaine d'industrie. Mais sa soif d'absolu et d'infini le conduisit à s'orienter vers la recherche scientifique. Fasciné depuis l'enfance par les mystères de l'univers, nourri pendant ses vacances de la lecture du magazine *Sciences et vie* complétée par des stages estivaux d'astronomie, il décida d'intégrer l'Ecole normale supérieure, sans d'ailleurs encore très bien savoir s'il allait plutôt s'orienter vers les mathématiques ou l'astrophysique.

Finalement, il ne choisit ni l'un ni l'autre, mais la recherche sur l'infiniment petit. Avant même son entrée à l'école normale, il avait été fasciné par la rude poésie du modèle standard de la physique élémentaire des particules, avec son étrange et énigmatique vocabulaire. Au cours de ses études, il se familiarisa ainsi avec les mystères de l'interaction électrofaible, de l'électromagnétique, de la gravité, des liaisons fortes, de la brisure de symétrie, des spins, et avec le bestiaire des particules subatomiques : fermions, quarks, photons, neutrinos et autres gluons.

Parmi ceux-ci, le Boson de Higgs attira particulièrement son attention. Constituant la clé de voûte du modèle standard, et parfois surnommée pour cela la « particule de Dieu », sa mise en évidence constituait, depuis qu'en 1964 Higgs en avait postulé l'existence, l'une des « quête du Graal » les plus passionnantes de la physique expérimentale. Une quête dont l'aboutissement pouvait même révolutionner la physique fondamentale si les caractéristiques observées se révélaient différentes de celles prédites par le modèle théorique. Et Yves s'était mis dans la tête, avant même d'avoir passé son agrégation de physique, de consacrer les premières années de sa carrière scientifique à la découverte de cette extraordinaire particule.

Mais cet objectif était extrêmement difficile à atteindre. Car, comme les grands criminels, le Boson de Higgs savait laisser peu de trace ; du fait de son existence très brève, il était impossible de le détecter directement, et on ne pouvait observer que ses produits de désintégration. De plus, les chausse-trappes étaient nombreuses, car des événements mettant en jeu des particules ordinaires pouvaient produire des signaux très similaires à ceux caractérisant le Boson de Higgs. Enfin, on ne pouvait raisonner, compte tenu de la complexité des phénomènes en jeu, qu'en termes de statistiques et de probabilité plutôt que de certitude formelle. Pour couronner cet édifice de difficultés, le Boson de Higgs n'était pas vraiment une particule au sens matériel que nous donnons intuitivement à ce terme, mais plutôt un « champ scalaire » dont l'interaction avec les particules qui se meuvent en son sein, comme dans une sorte de « mélasse », leur confère, sous certaines conditions de basse énergie, une masse. Bref, chercher le Boson de Higgs, c'était un peu comme chercher l'homme invisible en essayant de détecter ses traces de doigts dans l'air alentour !

Autant dire que la quête de cette particule mystérieuse et fuyante s'apparentait davantage à un jeu de piste ou à une enquête policière qu'à une expérience scientifique ordinaire. Il fallait d'abord dire ce que le Boson n'était pas, en excluant certaines valeurs de sa masse au repos. Ces expériences du LEP et du Tevatron, auxquelles Yves avait d'ailleurs participé, revenaient en quelque sorte à éliminer de la liste des suspects certaines personnes ayant un alibi où plutôt ne correspondant pas au portrait-robot dessiné par les témoins. A l'inverse, comme dans une opération d'identification des suspects par un

portrait-robot, les chercheurs s'appliquèrent à préciser le profil du Boson de Higgs, en estimant la valeur vraisemblable de son énergie propre, sans doute située, d'après leurs calculs, entre 115 et 130 GeV C-2.

Ces efforts mobilisaient des moyens techniques très importants qui n'étaient disponibles que dans deux endroits au monde : aux Etats-Unis et à Genève. Son agrégation et son doctorat de physique en poche, Yves alla donc débiter sa carrière au *Tevatron*, un accélérateur de particules circulaire du Fermilab, situé à Batavia, dans l'Illinois, où il participa aux expériences de collision proton-anti-proton. Mais il apparut bientôt que c'étaient du côté du CERN, du fait de l'énergie maximale plus élevée que pouvaient atteindre ses instruments, que se trouvaient les perspectives de découvertes les plus prometteuses. Direction donc Genève, où notre héros commença par travailler au LEP (collisionneur électron-positron) avec ses expériences ALEPH, DELPHI, L3 et OPAL. Et depuis plus de 10 ans, Yves faisait partie de l'équipe, qui 24 heures sur 24, menait avec passion l'enquête policière visant à découvrir cette particule insaisissable qu'était le Boson de Higgs.

Yves avait cru son heure de gloire venue en 2000, peu après son arrivée au CERN, lorsqu'il avait repéré, alors qu'il était de veille dans la salle de contrôle du LEP, plusieurs traces de désintégration de particules d'une énergie d'environ 125 GeV C-2 : juste dans la fourchette prévue pour le Boson de Higgs. La découverte avait ensuite été confirmée par de nouvelles données expérimentales. Jours après jours, le cœur battant, il avait vu s'approcher le moment où il pourrait cosigner, illustre consécration pour un jeune scientifique de son âge, un article annonçant la découverte du fameux Boson. Las !! Il avait fallu, quelques semaines plus tard, déchanter, ses collègues statisticiens ayant conclu, que compte tenu de la complexité du phénomène et des difficultés d'observation, que la probabilité d'avoir découvert le Boson de Higgs n'était en fait que de 94 % !! Un niveau insuffisant pour annoncer ce résultat avec certitude...

Ce semi-échec tenait pour une bonne part à l'énergie encore trop faible du LEP. Aussi fut-il décidé de construire un outil beaucoup plus puissant : le LHC, un accélérateur prenant la forme d'un gigantesque anneau de 27 kilomètres enfoui au nord de Genève.

Cet outil avait plusieurs objectifs majeurs : la mise en évidence de la supersymétrie (théorie prédisant que chaque type de particule connue possède un alter-ego appelé superpartenaire) ; l'identification de la « matière noire », constituant 96 % de la masse de l'univers ; l'explication du déséquilibre entre matière et antimatière ; l'analyse des propriétés des quarks, constituant des protons et neutrons ; la mise en évidence de dimensions supplémentaires de l'univers par la création de mini trous noirs microscopiques – expériences très controversées car elles éveillèrent la crainte, largement diffusée par les milieux conspirationnistes, que ces « black holes » ne soient à l'origine de désastres irréparables en engloutissant la terre. Mais la recherche du Boson scalaire (plus connu comme « Boson de Higgs ») constituait sans conteste la principale priorité du LHC.

Il avait fallu attendre de longues années pour que la construction du LHC, ralentie par de nombreux retards et imprévus techniques, soit achevée. Enfin, un premier faisceau de particules y fut lancé le 10 septembre 2008. Le cœur d'Yves fut alors à nouveau envahi d'espoir, et il passa à cette époque des nuits entières dans la salle de contrôle à guetter les traces de premiers Bosons. Mais, encore une fois, la malchance frappa : victime de problèmes électriques, l'accélérateur dut bientôt s'arrêter pour de

longues opérations de contrôle, et ne redémarrera qu'en 2009. Et, au moment où Yves rencontra Claudia, à la fin de l'automne 2009, il venait d'observer avec son équipe les premières collisions de particules et espérait pouvoir bientôt découvrir les preuves, irréfutables cette fois, de l'existence du Boson. Mais il ne savait pas encore que d'autres problèmes techniques allaient bientôt contraindre le LEP à s'arrêter de nouveau, et qu'il faudrait encore attendre quelques années pour que le 4 juillet 2012, le CERN annonce, avoir identifié, avec une quasi-certitude, une particule aux caractéristiques ressemblant fortement à celles attendues du Boson de Higgs.

Tous les jours, Yves se rendait donc au CERN. Ce grand campus scientifique, situé à Meyrin, au nord de Genève, à l'endroit même où la plaine vient buter sur les premiers contreforts du Jura, n'a a priori rien d'extraordinaire – mis à part, à l'entrée, le globe des sciences et des techniques, sorte de frère jumeau, la couverture argentée en moins, de la Géode de la Villette : des bâtiments assez ordinaires de 2 à 3 étages, éparpillés au milieu de grandes pelouses arborées.

Mais l'originalité du CERN réside ailleurs. Tout d'abord dans ce projet visionnaire, né en 1954, de réunir sur un même campus des savants venus de tous les pays de planète afin de percer ensemble les secrets de la matière. Pari peut-être fou à l'époque, mais qui fut finalement tenu, si l'on en juge par la diversité d'origines nationales des scientifiques intégrés dans les dizaines d'équipes de recherche en activité dans le centre. Et pas n'importe lesquels !!! Car, dans la cafétéria d'apparence très ordinaire où les membres du CERN viennent se restaurer ou déguster un café, nonchalamment installés sur la pelouse les jours de beau temps, il n'est pas rare d'apercevoir, devisant tranquillement avec leurs collègues, 2 ou 3 prix Nobels aux noms prestigieux. Et quel sentiment émouvant, lorsque l'on rentre dans la petite salle de conférence aux gradins de bois un peu vieillots, d'apprendre que c'est là que tant de découvertes scientifiques majeures furent annoncées au monde... Fournissant le prétexte à l'ouverture de quelques bouteilles de champagnes, toujours entreposées là pour l'occasion...

Mais le CERN est aussi une incroyable machine scientifique. L'une des méthodes de recherche essentielles de la physique des particules consiste en effet à obtenir la désintégration de celle-ci afin d'observer leurs propriétés dans ces situations extrêmes et de comprendre de quoi elles sont elles-mêmes constituées. Il faut pour cela les faire circuler à grande vitesse, de manière à ce qu'elles éclatent à l'occasion de collisions violentes. D'où le nom « d'accélérateur de particules » donné au principal outil de travail mis à la disposition des scientifiques du CERN. Depuis la création de cet organisme, plusieurs accélérateurs de puissance croissante s'y sont en effet succédés : synco-cyclotron en 1960, super-cyclotron à neutrons en 1971, Large Electron Positron collider (LEP) en 1989 avec son tunnel de 27 kilomètres de circonférence s'étendant, à 100 mètres de profondeur, entre le pays de Gex en France et la Suisse, enfin Large Haldron Collider (LHC) réutilisant les installations du LEP et inauguré en 2000.

La visite du LHC a des allures de film de science-fiction : on y rentre tout d'abord par un énorme trou circulaire quinze à vingt mètres de diamètre, qui plonge, en une vertigineuse abîme, dans les entrailles de la terre avec tout son attirail de tubulures métalliques. Une fois arrivé au fond, le plus spectaculaire n'est pas l'anneau-lui-même : un simple tunnel en béton de 3 mètres de diamètres, où se trouve le tube argenté, d'apparence très ordinaire, où circulent les particules accélérées par électroaimants supraconducteurs. En pourtant, ce qui se passe à l'intérieur est impressionnant. Pensez donc !!! Ce tuyau d'apparence banale est parcouru par deux faisceaux de particules tournant en sens inverse à des vitesses proches de celle de la lumière. Circulant dans deux tubes jumelés, ils parcourent les 27 km

de de l'anneau environ 11 000 fois par seconde, orientés par de puissants aimants. Et c'est leur choc et leur désintégration qui produit les données d'expérience nécessaires aux chercheurs.

Non, le plus visuellement spectaculaire, ce sont les grandes cavités, parfois hautes de trente mètres, où sont installées les énormes détecteurs aux noms étranges : ATLAS (7 000 tonnes, 25 m de large, 25 m de haut) ; Solénoïde compact à muons ou CMS (12 500 tonnes, 21 m de long, 15 m de large, 15 m de haut) ; LHCb (5 600 tonnes, 1 m de long, 13 m de large, 10 m de haut) ; ALICE (10 000 tonnes, 6 m de long, 16 m de large, 16 m de haut), LHCf (en), MoEDAL, TOTEM... Sans oublier les accélérateurs de particules : Linac2 alimentant le Proton Synchrotron Booster, ou PSB ; LEIR (Low-Energy Injector Ring) ; AD ou Antiproton Decelerator, LEIR (Low Energy Ion Ring).

Cette avalanche un peu abstraite de termes techniques ne rend pas bien compte de l'effet impressionnant produit par ces immenses machines rutilantes, qui semblent tout droit sorties d'un film de science-fiction avec leurs immense masses métalliques circulaires, leurs formes géométriques futuristes, leurs générateurs oblongs et leurs tubulures multicolores dignes d'un décor de Star Wars, capable de générer d'énormes puissances ... La légende ne dit-elle pas, d'ailleurs, que certains auteurs de science-fiction virent puiser au CERN l'inspiration qui leur permit ensuite d'imaginer les décors de leurs films et de leurs romans ?

La grande salle de contrôle est aussi un lieu spectaculaire, avec ses dizaines de techniciens penchés sur leurs écrans personnels, tandis que les données et les images les plus importantes peuvent être vues par tous sur de grands écrans muraux. On a vraiment l'impression de visiter la salle de commande d'un immense vaisseau spatial ...

Le CERN n'était pas seulement la source de découvertes révolutionnaires sur l'univers. Parfois, par un effet collatéral de ses principaux travaux de recherches, il s'y réalisait aussi dans d'autres domaines des inventions majeures, susceptibles de bouleverser nos modes de vie. Ce fut par exemple –excusez du peu – le cas du Web. En effet le CERN ne dispose pas à lui seul d'une puissance suffisante de calcul pour traiter la masse énorme de données résultats de ses expériences. Les instituts et les physiciens travaillant sur ses projets étant localisés un peu partout sur la planète, les données sont donc envoyées dans le monde entier afin d'être analysées. Et c'est en essayant de résoudre les difficultés liées à la conception de cette « grille » mondiale que furent tout simplement conçus, au CERN, les principes de base d'Internet.

Yves était fier de travailler dans un endroit aussi exceptionnel. Il éprouvait de ce fait un plaisir immense à faire découvrir ce lieu à ses amis en jouant vis – à- vis d'eux le rôle d'un guide improvisé. Curieux et sociable de nature, il aimait d'ailleurs pratiquer en ce domaine les échanges croisés, troquant, selon ses amis, une visite du CERN contre une après-midi à l'ONU ou dans la salle des changes d'une grande banque...

Il avait une autre raison, plus secrète, pour aimer organiser ces visites. En effet, les questions que ses amis lui posaient sur les énigmes de l'univers ou les limites des modèles scientifiques existants constituaient pour lui, dans leur simplicité naïve comme dans les réponses triviales qu'ils proposaient souvent, une source stimulante d'inspiration pour ses propres recherches :

- Mais qu'est-ce qu'il y avait avant le Big bang ? Ce n'est pas satisfaisant de dire simplement qu'il n'y avait rien.

- Mais si l'univers est en expansion, il s'étend dans quoi ? Et s'il y a quelque chose au-delà de notre univers dans lequel il s'étend, cela signifie forcément que lui-même n'est qu'une partie de quelque chose de plus vaste, non ?

- Mais si on trouve toujours des particules plus petites, est-ce que cela ne veut pas dire que chaque particule est elle-même un univers composé de particules plus petites ? Et notre Univers tout entier, peut-être n'est-il qu'une particule dans un univers plus vaste ?

- Et si le Big bang, c'était simplement l'explosion d'un atome ou d'une super nova dans un univers plus vaste ? Et ce qui nous semble un temps infini de 13 milliards d'années ne serait alors qu'une fraction de seconde dans cet univers plus large ?

- Mais si on peut expliquer l'univers par des équations mathématiques, alors cela signifie qu'il y eu, quelque part, un grand architecte très intelligent pour le concevoir, non ?

- Les trous noirs, est-ce que ce ne sont pas simplement des passages vers d'autres univers ? Et si était à l'autre bout du trou noir, on aurait peut-être l'impression de vivre un Big bang ?

- Finalement si l'infiniment grand ressemble à l'infiniment petit, est-ce que ça ne veut pas dire qu'en fait notre univers n'est que l'un des niveaux d'univers de différentes dimensions emboîtés les uns dans les autres ?

- Vraiment, avec des découvertes comme celle du Big bang, on se demande comment des gens peuvent encore croire que le monde a été créé en 7 jours !!! Ça invalide toutes les religions, non ?

A vrai dire, toutes ces questions de néophytes tournaient un peu en boucle : un vrai scientifique, engagé dans de difficiles recherches pour vérifier, avec combien de difficultés, une petite partie de la théorie standard pouvait légitimement se lasser d'entendre ressasser pour la millième fois, avec en plus l'air satisfait de poser une hypothèse génialement originale, les mêmes lieux communs sur les univers emboîtés ou les trous noirs ouvrant vers d'autres univers. Le CERN avait d'ailleurs réalisé une série d'argumentaires permettant de répondre de manière très pédagogique à ces questions récurrentes, sur la base des connaissances scientifiques existantes. Beaucoup de ses collègues, parmi les plus éminents et les plus ouverts, avaient ainsi, par lassitude, cessé de prêter attention à ces élucubrations de néophytes et évitaient de participer à ce type de discussions où ils étaient sans cesse obligés de rappeler les bases élémentaires de la physique théorique à un auditoire souvent très ignorant et peu capable de comprendre des théories tant soit peu abstraites.

Mais Yves – à condition bien entendu que son interlocuteur soit intellectuellement capable de s'élever au-dessus des platitudes et des banalités les plus habituelles – aimait voir ainsi challenger ses certitudes, alimenter ses doutes et stimuler ses propres intuitions. Et si ses amis n'étaient pas des physiciens chevronnés, ils possédaient par contre des bases scientifiques ou simplement une culture générale suffisante pour formuler leurs questions de manière intéressante. Et la réflexion d'Yves s'en trouvait alors stimulée, dans plusieurs directions.

La première était celle du dépassement du modèle du Big bang. Il y avait dans la théorie cosmogonique standard quelque chose de simpliste, de rigide, d'inachevé, qui depuis toujours l'avait confusément gêné Yves, en dehors de toute démarche scientifique. Que l'univers soit simplement apparu à partir d'un point singulier, à l'issue d'une période d'inflation extrêmement brève, pour prendre plus ou moins sa forme et sa structure actuelle, juste promise à une expansion indéfinie, lui paraissait, en dépit de toutes les confirmations scientifiques déjà accumulées, un scénario d'une désolante pauvreté. Alors, cette univers ne respirait pas, ne vivait pas n'était sujet à aucune fluctuation, à aucun incident postérieur à sa spectaculaire apparition ? Rien n'était dit non plus, dans cette représentation, de ce qui existait, vraisemblablement et même nécessaire, avant, après et au-delà de cet univers ? Toutes ces questions évidentes, n'importe quelle néophyte se la posait. Et Yves, bien entendu, se passionnait pour les quelques éléments de réponse que les scientifiques les plus en pointe tentaient de lui donner, comme par exemple la théorie des super-cordes conduisant à l'idée de l'existence d'univers parallèles, eux-mêmes inclus dans un méta-univers de dimension supérieur à celle du notre. Dans cette théorie, le Big bang n'était plus un événement fondateur unique, mais au contraire la simple conséquence de la mise en contact accidentelle de différents univers (ou « brames »), et donc susceptible de se reproduire un nombre infini de fois au cours de l'histoire elle-même infinie de l'univers. Tout cela était, certes un peu théorique, et surtout à peu près impossible à vérifier du fait même que notre capacité d'observation était par nature limitée à l'univers de dimension 4 auquel nous appartenions. Mais ce type de théorie avait du moins l'immense mérite de proposer un dépassement à horizon finalement assez étroit du Big bang et une alternative plus vivante à la désolante perspective d'une expansion indéfinie de l'univers jusqu'à extinction de la dernière étoile. Avec la théorie des super-cordes, la fin de notre univers, en effet, cessait d'être la fin du monde, puisqu'il existait en parallèle, dans d'autres dimensions, une infinité d'autres univers et qu'il s'en créerait également une infinité d'infinité lorsque ceux-ci disparaîtraient à leur tour. Et bien qu'elle n'ait qu'un très lointain rapport avec la théorie des cordes, Yves ne pouvait s'empêcher de penser à ce sujet à la magnifique intuition de la religion indouiste reposant sur la croyance en l'existence de cycles temporels plus ou moins longs, emboîtés les uns dans les autres dans un éternel retour. Ces deux visions du monde, l'une religieuse et l'autre scientifique, avaient en effet, le mérite commun de proposer une représentation intellectuellement intelligible de l'infini, ce qui, justement, n'était pas le cas de la théorie du Big bang.

La seconde voie de réflexion concernait la structure de l'infiniment petit. Beaucoup des amis d'Yves étaient surpris d'apprendre l'existence, au-delà des atomes, protons et neutrons qui leur avaient été présentés pendant leurs études comme le butoir ultime de l'infiniment petit, de nombreuses particules subatomiques aux noms étranges – quarks, bosons, fermions – qui ouvraient semble-t-il la voie à l'idée d'un emboîtement à l'infini de particules à chaque fois plus petites. Leur étonnement grandissait encore lorsque Yves tentait de leur expliquer que ces particules n'étaient en fait pas des objets matériels comme ils l'imaginaient (les atomes étant par exemple représentés comme des agrégats de petits billes), mais plutôt des vibrations d'ondes. Mais, curieusement, alors que dans le domaine de l'infiniment grand, Yves était plutôt séduit par de théories permettant de se projeter vers l'infini par l'emboîtement des univers et des dimensions, il était plutôt intéressé dans le domaine de l'infiniment petit par des représentations théoriques mettant une limite à la décomposition de particules élémentaires en sous-particules de taille toujours plus faible. La théorie des cordes proposait un butoir à cette plongée vertigineuse vers l'infiniment petit en postulant l'existence d'une échelle ultime où toutes les particules, véritablement élémentaire cette fois, ne seraient plus des objets matériels, mais de simples ondes, vibrant comme des cordes tendues. C'était la combinaison infiniment complexe de ces vibrations de différentes fréquences qui créait, en quelque sorte par étages successifs, la matière telle que nous la connaissions. Mais, à la base, dans l'infiniment ou plutôt l'extrêmement petit, il n'y avait plus de matière, seulement des vibrations d'ondes. Une théorie finalement pas si difficile à

comprendre intuitivement – en tout moins que celle des univers parallèles de dimensions diverses associée à la théorie des super-cordes. Et qui fournissait une solution, sinon définitive, du moins élégante et intelligible, à la question de l'infiniment petit.

La troisième question touchait à la place de la vie dans la dynamique de l'univers. Bien entendu, Yves ne pouvait, en tant que scientifique, accorder aucun crédit aux croyances créationnistes ou aux théories finalistes du « dessein intelligent » qui n'étaient confirmées par aucune preuve scientifique. Par contre, il considérait que l'apparition même de la vie, avec son extraordinaire capacité à revêtir des formes toujours plus complexes et plus conscientes d'elle-même, ne constituait pas un phénomène distinct de la dynamique d'évolution de l'univers des choses inanimées. Il ressentait confusément l'idée que l'apparition de l'ADN répliquable, des espèces animales supérieures, puis de la conscience et de l'intelligence humaine s'inscrivait dans la même histoire que la formation des barions, la libération des photons, et la formation des galaxies, des étoiles et des planètes. En ce sens, le mythe biblique de la création du monde en sept jours, à condition bien sûr de ne pas le prendre au pied de la lettre, lui semblait constituer une vision beaucoup plus satisfaisante de la dynamique de l'univers que les théories scientifiques soigneusement compartimentées du modèle standard, de la synthèse de l'ADN, et de la neurobiologie. Tout cela restait bien dans sa tête à l'état d'ébauche, et il n'osait même pas, en tant que scientifique rigoureux, élaborer une théorie synthétique où l'apparition de la vie consciente serait considérée comme une étape en quelque sorte obligée de la formation de l'univers physique. Mais cette restriction mentale ne donnait à ses yeux que plus de valeur aux grands mythes fondateurs de la Bible qui proposaient à la Foi humaine des représentations simples, factuellement contestables, mais philosophiquement crédibles et d'une grande puissance poétique, des origines de l'univers. Et si finalement, celui-ci n'avait vraiment commencé à exister qu'à partir du jour où une vie consciente avait pu l'observer et le nommer ? Et si la conscience humaine n'était, ni plus ni moins, que la conscience que possédait l'univers de lui-même, et l'aboutissement nécessaire d'un processus conduisant, depuis le Big bang originel, à l'apparition de cette conscience ?

Enfin, la quatrième question tenait à la relation entre croyance religieuse et recherche scientifique. Si certains scientifiques du CERN professaient un matérialisme obtus – affirmant que les progrès de la science conduisaient nécessairement à discréditer toutes les fables religieuses sur l'origine du monde -, Yves, - comme d'ailleurs la majorité de ses collègues – avait sur la question un avis beaucoup plus nuancé. Certes, un véritable scientifique ne pouvait prendre au pied de la lettre les mythes fondateurs de la Bible comme d'ailleurs de toute autre religion, et ne pouvait considérer qu'avec un mélange de crainte et de mépris les théories créationnistes diffusées par les intégristes chrétiens ou musulmans. Mais, au fond, cela ne prouvait rien quant au contenu même de la foi. Que des hommes ayant vécu 5000 ans plus tôt, avant même que n'apparaisse la pensée scientifique, aient exprimé par des représentations naïves, accessibles à l'entendement de leur contemporains, leur convictions sur les forces métaphysique qui régissaient selon eux l'univers était une chose ; que la lettre de la plupart des mythes qu'ils avaient alors élaborés se trouve plus ou moins démentie par les avancées de la pensée scientifique en était une autre. Mais cela, dans l'esprit d'Yves, ne discréditait pas nécessairement le fond de leur croyance religieuse. Son passage dans la Yeshiva de Jérusalem lui avait montré à quel point les textes de la Bible pouvaient aisément, si l'on voulait bien faire abstraction des invraisemblances de leur contenu factuel (miracles, interventions divines, etc.) être porteurs de précieux enseignements philosophiques et moraux pour l'homme contemporain, qu'il fut ou non prix Nobel. Sans doute Dieu n'avait-il jamais substitué un bélier à Isaac au moment où Abraham avait voulu lui sacrifier son fils, mais la parabole n'en restait pas moins une source immensément précieuse de réflexion sur le sens de la foi, la hiérarchie des valeurs et l'existence de principes moraux supérieurs fondant l'humanité à travers la croyance.

Yves, cependant, ne pouvait se satisfaire de la position de certains de ses collègues affirmant l'indépendance complète de la Foi par rapport à la science. On ne pouvait en effet, d'une part accepter l'idée que d'une part la quasi-totalité des faits rapportés dans la Bible étaient faux ou imaginaires, et que d'autre part le Dieu unique des juifs et des chrétiens existait bel et bien. Comment pouvait-on accepter l'existence de ce Dieu, tel qu'affirmée par l'Ancien testament, tout en niant la réalité historique de la totalité de ses actions et apparitions ? En d'autres termes, si la pensée scientifique ne discréditait pas la Foi en tant que telle, la croyance religieuse devait par contre prendre des formes compatibles avec l'état des connaissances scientifiques, voire même se nourrir de certaines découvertes, bref se développer en osmose avec elle.

Par exemple, selon Yves, l'hypothèse d'un univers en expansion infinie, jusqu'à ce qu'il atteigne des densités infiniment faibles, semblait davantage congruente avec une conception linéaire du temps, avec un début et une fin, telle que portée par exemple par les grandes religions monothéistes. Par contre, les diverses théories reposant sur la succession de phases d'expansion et de rétractation de l'univers vers un point singulier lui semblaient davantage compatibles avec des représentations cycliques du temps, telles qu'elles existaient dans la religion indouiste. Bien sûr, ces correspondances n'avaient rien d'automatique. Il s'agissait plutôt de points d'ancrages généraux permettant aux pensées scientifiques et religieuses d'entrer en résonance et de se nourrir mutuellement. Quant aux grands mythes religieux, Yves les considérait voyait davantage comme de merveilleuses expressions poétiques de la Foi, porteuses d'un enchantement bienvenu du monde, que comme des racontars absurdes nés de l'obscurantisme.

Et c'est ainsi qu'Yves poursuivait son exploration du monde, à mi-chemin entre science, théologie et poésie.

Mais la passion d'Yves pour la recherche avait simultanément trouvé, depuis quelques années une nouvelle manière de s'exprimer : le tango. Il était en effet fasciné par les difficultés de cette danse, dont les exécutants, un peu comme des chercheurs en physique théorique, semblaient toujours condamnés, face à des difficultés toujours nouvelles, à dépasser leur savoir du moment pour intégrer une nouvelle dimension de complexité dans leur interprétation et atteindre ainsi un niveau plus élevé d'expressivité. Avait-il réussi à maîtriser, après des mois d'effort, quelques figures de bases ? Se posait alors la question du guidage, donc de l'écoute de la partenaire. Parvenait-il à se faire enfin comprendre d'elle, au bout d'années de tentatives délicates ? Il s'apercevait alors qu'il fallait maintenant développer son sens de l'écoute musicale pour refléter les rythmes et les mélodies à travers ses mouvements. Mais une nouvelle difficulté apparaissait ensuite, liée à la maîtrise de l'espace. Puis c'était l'habillement, l'expression, que sais-je encore...

Ce qui était fascinant pour Yves dans cette quête de la beauté dans la danse, c'est qu'elle ressemblait très étrangement à la démarche d'un chercheur en physique, obligé de compliquer son modèle par l'adjonction de nouvelles équations pour pouvoir rendre compte des nouvelles observations empiriques non prédites par le modèle plus simple utilisé jusque-là. Et c'est ainsi que la science progressait, à travers le passage à des modèles de plus en plus complexes et généraux, dont le prédécesseur, autrefois dominant, n'apparaissait subitement plus que comme un cas particulier. De même découvrait-il peu à peu que pour effectuer correctement un pas de tango, il fallait parvenir à maîtriser à la fois la posture, les figures, le guidage, la musicalité, l'espace, l'expression... Ainsi, de la même façon que l'existence d'une infime particule était démontrée par un système complexe

d'équations mathématiques, l'obtention d'un seul moment de grâce dans la danse supposaient que soit résolues en même temps, une dizaine de difficultés d'ordre très divers. Cela l'amusait énormément de penser à cette combinatoire complexe de contraintes qu'il était obligé de résoudre en temps réel dans la danse, comme si son cerveau abritait un ordinateur surpuissant, alors que ceux qui le regardaient n'y voyaient – du moins l'espérait-il – que liberté, grâce et légèreté.

Yves s'engagea donc dans un apprentissage passionné du tango, exactement comme s'il s'impliquait dans une activité de recherche d'un type un peu particulier : Il posait des hypothèses sur les composante et la structure d'une danse réussie, les testait ensuite empiriquement sur la piste, puis en fonction des résultats obtenus, modifiait, complétait ou généralisait son modèle par intégration successive de dimensions supplémentaires.

Mais pour ce livre à ce passionnant travail, il avait besoin d'une partenaire. Et c'est alors qu'il rencontra Claudia. Il allait vivre avec une très belle histoire d'amour, nourrie par une recherche en commun de la beauté dans la danse.

Lorsqu'elle arriva au soir de ce dimanche 9 août à la milonga du Club Alpin Suisse, elle ne savait pas que cette soirée allait ouvrir un nouveau chapitre de sa vie. Le CAS est une grande salle rectangulaire toute lambrissée de bois, à laquelle on accède par un grand escalier décoré de vieux tableaux de montagne - Club alpin oblige - et dont les immenses fenêtres s'ouvrent largement sur l'immense place de Plainpalais.

En face de l'entrée, se trouve un bar où le maître de céans, Claudio, vous accueille toujours d'un petit mot gentil quand il n'est pas sur la piste avec l'une de ses invitées. Tout au fond, devant des grandes fenêtres à double-battant ouvrant sur un long balcon, des rayonnages proposent aux danseurs une bibliothèque très complète sur... les Alpes, un sujet qui ne semble d'ailleurs pas susciter chez eux un très grand intérêt.

Encore mal assurée dans sa danse, Claudia était un peu partagée entre l'envie d'être invitée à danser et la peur de l'être. Mais son arrivée n'avait pas du tout échappé à Yves, qui se souvenait très bien de sa première danse avec elle, quelques mois auparavant, et ne manquait jamais de lui faire un petit signe quand il la voyait, même si les occasions de danser ensemble s'étaient depuis faites assez rares, du fait des nombreux congrès scientifiques auxquels il avait participé au cours des derniers mois.

Et puis Yves était curieux de cette femme, dont il avait écouté avec beaucoup d'intérêt les explications sur la culture cubaine. Il était toujours désireux de découvrir quelque chose de nouveau à travers la fréquentation de ses amis, et il sentait que Claudia pourrait encore lui apprendre beaucoup.

Aussi, très rapidement, s'approcha-t-il d'elle pour l'inviter. Et ce soir-là, ils dansèrent ensemble longtemps. Ils parlèrent peu, mais, à la vérité, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Il existe pour communiquer et ressentir les choses bien d'autres moyens que la parole... Le Tango, d'ailleurs, n'a-t-il pas eu pour première fonction que de permettre à des hommes et des femmes immigrés, venus de pays différents, de se rapprocher et de communiquer par le langage du corps ?

C'est ce qui arriva, aussi, à Claudia et Marc ce soir-là. Rien que par le contact proche de son corps, par les impulsions rythmiques qu'il lui transmettait, par son sourire, par son étreinte, et par mille autres minuscules mouvements impossibles à décrire, Yves avait le sentiment de pénétrer dans l'intimité de Claudia, de la connaître mieux que si elle avait parlé avec lui des heures entières. Et il arriva alors à ce scientifique profondément dominé, malgré toutes ses qualités de coeur, par ses fonctions cérébrales et sa logique, quelque chose de très inattendu : il commença, de manière totalement irréfléchie, à tomber amoureux.

A la fin de la soirée, Yves invita Claudia à prendre un verre dans un café de Plainpalais, où leurs mains s'effleurèrent sur une table - pour la première fois dans un lieu différent des pistes de danse. Il était très tard, peut-être 1h30 du matin, mais cette nuit d'août était encore très chaude. Ils traversèrent la grande place de Plainpalais - un immense espace vide, dont la présence, au cœur même de la grande ville, a quelque chose d'étrange et d'incongru - longèrent le bâtiment rectangulaire de l'église catholique romaine - dont les colonnades factices font vaguement penser à un temple grec - et se dirigèrent vers le parc des Bastions. L'un comme l'autre goûtaient intensément le plaisir de cette flânerie nocturne et cherchaient, par une tacite connivence, à la prolonger aussi longtemps que possible.

Lové entre la place Neuve et les contreforts de la vieille ville, le parc des Bastions a ceci de particulier, que, malgré son étroitesse, sa configuration très originale donne au promeneur une impression d'immensité. En effet, un grand rideau d'arbres magnifiques masque totalement la muraille qui sépare le parc de la butte sur laquelle est située la vieille ville. En regardant dans cette direction, on ne voit donc que des frondaisons arborées, qui donnent au promeneur l'illusion de se trouver à l'orée d'un bois profond.

C'est sous ces grands arbres qu'ils s'assirent, presque à l'entrée du parc, à la table d'une guinguette encore ouverte à cette heure tardive. Derrière eux, on accédait après avoir monté quelques marches, à un magnifique café de style art déco, à la haute façade en verrière soutenu par des montants en fer forgé de style art déco. Une musique de salsa s'échappait de la grande salle et de la grande terrasse abritée sous un auvent.

Ils restèrent longtemps assis là, à savourer silencieusement la volupté de la nuit, la gaieté de la musique, et surtout la grande douceur de cet instant suspendu... Un délicieux sentiment réciproque de désir et d'amour dansait en eux.

Quand ils se levèrent pour rentrer, Yves d'un geste spontané, irréfléchi, la prit dans ses bras....Au bout d'un doux moment d'étreinte silencieuse, ils partirent, chacun de leur côté, sans même avoir échangé un baiser, mais sur la promesse d'une nouvelle rencontre, le lendemain, à la milonga du parc Mon Repos.

Mais, le lendemain matin, il faisait froid et il pleuvait. L'organisateur de la milonga annonça donc son annulation sur Facebook. Encore une fois, comme assez souvent l'été à Genève, Eole avait contrarié les plans des amoureux et de leur ami, Eros. Il suffit d'une basse pression venue de l'ouest, et toutes les promenades main dans la main, tous les premiers baisers prévus pour ce jour-là par Eros au parc

Mon repos ou au Jardin Anglais tombaient à l'eau – Si l'on peut utiliser cette expression sans crainte de faire un mauvais jeu de mots.

Il fallut finalement attendre le mercredi pour que nos deux amis puissent se retrouver. Les soirs d'été, une milonga y est organisée dans un kiosque à musique, à l'entrée du Jardin anglais. Depuis la piste circulaire, on y domine, d'un côté, les tables d'un restaurant en plein air, et, de l'autre, la promenade arborée qui longe le lac Léman. Lorsqu'il y arriva, le cœur battant, elle était déjà là, aux bras d'un danseur, qu'elle abandonna dès la fin de la tanda pour le rejoindre.

Ils passèrent presque toute la soirée dans les bras l'un de l'autre. Il semblait que le DJ, le vieux Jorge, ait été mis par une divinité bienveillante dans le secret de leur amour naissant, tant il s'évertuait à passer toutes les compositions sur lesquelles Claudia et Yves aimaient le plus danser ensemble. L'une d'entre elles, en particulier, un tango chanté par un chanteur uruguayen, *Violin de Becho*, par les accents langoureux de ses mélodies, provoqua en eux un sentiment particulièrement fort de tendresse et d'émotion.

La chaleur humaine qui se dégageait du groupe des danseurs réunis par leur passion partagée sur cette plateforme en surplomb du jardin, la beauté du vert feuillage des arbres qui s'agitaient sur le ciel étoilé, la proximité du lac qui reflétait d'abord la lumière du jour finissant, puis, plus tard, celle des étoiles, tout incitait à l'éclosion du sentiment amoureux. Ils dansèrent si intensément, ce soir-là, qu'un ami argentin, de Yves, joueur de bandonéon de profession, leur dit en les croisant en fin de soirée : « Vous étiez vraiment beaux, tous les deux ... Si ça ne se termine pas par un mariage... ». Mais les choses furent un peu plus compliquées... car, après avoir traîné un peu à discuter, Yves ne vit soudain plus Claudia ! Elle s'était éclipsée. Dans quelle direction était-elle partie ??? Et comment ??? A pieds, en vélo, en voiture ??? Il rentra seul, un peu en colère contre elle-même de n'avoir pas été attentif, mais avec l'espoir de le voir le surlendemain à la Milonga de Morges.

Morges est une petite ville située au bord du lac, entre Genève et Lausanne - mais plus près tout de même de cette dernière. On y trouve en face du débarcadère un grand château de style moyenâgeux, aujourd'hui transformé en musée d'histoire militaire. Il est bordé d'un grand parc, le parc de l'indépendance, lui-même traversé par une petite rivière, tombée du Jura, et qui serpente entre les arbres pour se jeter dans le lac Léman. Entre le château et la rivière, au cœur du parc donc, se trouve un kiosque à musique de style art déco. C'est là que, tous les vendredis d'été, des tangueros de Lausanne organisent une milonga en plein air. Et c'est là que ce vendredi 14 août, Yves guettait impatientement, depuis 2 heures déjà, l'arrivée de Claudia. Mais, ce soir-là, Claudia n'arriva pas.

Pour un tanguero présent dans une milonga, la vaine attente d'un être désiré est un douloureux supplice, qui commence bien et qui finit mal. En arrivant au bal, on est empli de l'espoir, voire de la certitude, de voir bientôt arriver l'objet de son désir. Puis, une heure passe. On guette, sans encore trop d'inquiétude : un diner un peu tardif, sans doute, ou bien les aléas de la circulation ? Mais 10 heures sonnent, puis 10h30, et toujours personne... Un premier doute s'installe : peut-être ne viendra-t-il pas ? Une conséquence immédiate est un mélange de déconcentration et de perte d'énergie dans la danse : on n'accorde plus l'attention nécessaire à son partenaire du moment, on guette l'arrivée de l'Autre, et, comme il ne vient pas, on se sent mou, avachi, sans énergie. Et en conséquence, on danse mal, et surtout on a le sentiment de mal danser et de n'éprouver, ni de ne donner, aucun plaisir. Encore

un moment, et l'on s'excuse auprès du dernier partenaire, on va s'asseoir ou prendre un verre, seul et tourmenté pas une anxiété croissante. Lorsque passent les 23 heures fatidiques, il devient clair maintenant qu'il (elle) ne viendra pas.

Alors, l'angoisse cède la place à une morne sensation de vide et de tristesse, qui selon les caractères, les moments et les situations, peu parcourir toute l'arc en ciel des sentiments - depuis la simple contrariété jusqu'au désespoir absolu. Pourquoi n'était-elle pas venue ? Avait-elle été vexée de son manque d'attention le mercredi soir lorsqu'il s'était perdu dans des développements un peu oiseux sur le Boson de Higgs et l'avait laissée partir sans même lui dire au revoir ? Avait-elle trouvé un autre partenaire, meilleur danseur ou compagnon plus attentif ? Inquiet, le coeur oppressé, il reprit la route seule espérant le voir samedi à Annecy.

Mais quand il se rendit, le lendemain, à la milonga d'Annecy, la guettant en vain pendant toute la soirée, son anxiété se transforma en une intolérable torture. L'absence de Claudia lui faisait ressentir encore plus douloureusement, par contraste, le charme du lieu, une petite scène entourée de lampions colorés, installée à l'endroit où les eaux du canal du Thiou, venues du lac d'Annecy, pénètrent dans la vieille ville, et devant laquelle les flâneurs s'arrêtent volontiers pour admirer les évolutions des danseurs. Qu'il aurait été agréable, à ce moment, d'être blottie dans ses bras, de voler avec lui au-dessus des eaux du lac !!! Mais il n'était pas là, et, malgré les multiples sollicitations dont il était l'objet de la part de ses habituelles partenaires féminines, Yves se sentit ce soir-là atrocement seul...

Le week-end s'écoula avec une lenteur insupportable. Mais, lundi matin, un magnifique soleil illuminait Genève. Cela signifiait que, cette fois-ci, la Milonga de la Perle du Lac allait bien avoir lieu.

S'il existe à Genève un lieu magique, qui incarne tous les plaisirs de l'été tanguero, c'est bien cette milonga en plein air. Elle est située dans l'un des lieux les plus aérés et les plus agréables de la ville, le Parc Mon repos, qui borde le lac Léman. C'est là, sur une petite butte, entre une grande pelouse environnée de bosquets d'arbres et une ancienne maison de maître transformée en musée des sciences, que se tient, les lundis d'été, la "Milonga des sciences et des sens". Un système astucieux de plancher démontable en contreplaqué permet, en recouvrant le sol poussiéreux et au goudronnage inégal, d'offrir aux danseurs un lieu favorable à leurs évolutions.

L'esprit bouleversé par un mélange d'espoir et d'anxiété, au point qu'il en arrivait même à oublier le Boson de Higgs, Yves arriva le premier, presque à l'ouverture du bal, et se mit à guetter. Mais, cette fois, elle n'attendit pas longtemps. Au bout d'une demi-heure à peine, Claudia arriva. Yves, saisi d'une transe de gaieté, comme rescapé d'un cauchemar, alla à sa rencontre en cherchant à paraître aussi détachée que possible. Lui, le grand savant, l'esprit supérieur, le spécialiste de la physique des particules, était, à 40 ans passés, tombé amoureux comme un collégien !

Il ne lui demanda pas où elle était parti. Il ne lui dit pas quelle anxiété avait été la sienne au cours du week-end. Il ne lui confia pas combien il était heureux de la retrouver. Il l'enlaça dans ses bras pour danser, lui dire avec son corps et son sourire combien il l'aimait, et écouter aussi le corps de Claudia, lui répondre et l'assurer de son amour. Et c'est ainsi qu'ils passèrent la soirée, dans un état d'osmose amoureuse, bercés par la musique. Ils avaient l'impression que leur corps et leur âme avaient fusionné,

au rythme de la danse, et qu'ils survolaient ensemble l'océan, comme un seul bel oiseau au vol lent et majestueux.

En partant, après avoir participé, comme c'est la coutume, au démontage et au rangement collectif des planches, ils descendirent vers le lac. Ils longèrent longuement la rive, en se dirigeant dans la direction de la ville, lui à pieds, elle à moitié montée sur son vélo. Et, presque arrivés à la limite du parc, ils s'arrêtèrent sous un grand saule, en face d'une petite cahute, pour échanger leur premier baiser.

Les mois qui suivirent furent pour eux une période heureuse d'amour et de travail sur la danse. Yves, très épris de Claudia, était heureux d'avoir enfin trouvé la partenaire avec laquelle il pourrait mener à bien son projet : réaliser ensemble en chorégraphie de tango qui constituerait à la fois le fruit de leur amour et la manifestation de sa maîtrise de la danse. Car pour lui, l'amour entre une femme et homme ne se comprenait que comme l'engagement dans une démarche commune de création, qu'elle soit artistique ou scientifique : écrire un livre, cosigner un article, réaliser une chorégraphie.... Quant à son implication dans le tango, elle n'avait pour lui de sens que comme une recherche visant à une maîtrise de secrets de cette danse et à la production d'un mouvement de haute qualité. Et il avait le sentiment d'avoir trouvé en Claudia la partenaire qui lui permettrait de réaliser ce double idéal.

Claudia, de son côté, était sur ce plan beaucoup moins ambitieuse. Elle aurait été largement satisfaite de devenir simplement une bonne danseuse de bal, intéressant raisonnablement les danseurs. Mais, heureuse de l'affection calme et attentive qui lui portait Yves, elle était prête, pour l'en remercier, de faire ce qui était en son pouvoir pour lui faire plaisir.

- Ecoute lui dit-il un jour, pourquoi ne préparerions-nous pas ensemble une choré pour les fêtes de Genève ?

- Tu crois qu'on a le niveau pour se produire sur scène ?

- Pas encore, mais justement, ce serait l'occasion d'apprendre.

- Mais tu crois qu'on en est capable ?

- Oui, à condition de travailler beaucoup, peut-être trois ou quatre fois par semaine ; et puis, on pourrait prendre un prof particulier.

- Mais ça fait beaucoup de temps, beaucoup d'argent, tout ça. Et puis, je ne sais pas si j'oserai me produire sur une scène...

- Ecoute, pour l'argent, je t'offre les cours. Et puis, ça serait tellement bien d'avoir un projet à nous... Ecoute, essayons un peu, on verra ce que ça donne, au pire ça nous fera simplement progresser. On décidera à la fin si on montre ou non notre choré.

- Bon, d'accord, je veux bien essayer.

Ils prirent Julio comme professeur. Yves le voyait deux fois par semaine, une fois pour travailler sa technique, une fois pour préparer sa chorégraphie avec Claudia. Il s'engagea dans ce projet avec la même passion que s'il menait à bien une recherche sur le quark étrange ou sur les brisures de symétrie entre matière et anti-matière. Les cours de technique lui rappelaient ses années d'étudiant, lorsque, semestre après semestre, il progressait dans la compréhension de la théorie standard, passant par étapes des représentations les plus simples, décrivant des systèmes presque intuitifs, vers des formalisations plus complexes et abstraites, combinant de systèmes d'équations de plus en plus complexes.

Simplement, dans le tango, on ne parlait pas de Spin, de GeV ou de masse propre, mais d'équilibre, de guidage, d'écoute, de musicalité de gestion de l'espace. On ne recherchait pas la vérité, mais la beauté. Mais au fond, la combinatoire complexe d'éléments de différentes natures pour arriver à un système cohérent n'était pas tellement différente dans son principe.

Quant au travail chorégraphique, il lui rappelait ces séminaires de recherche où il confrontait ses hypothèses avec celles de ses collègues, suggérant des pistes de travail nouvelles, exposant quelques résultats intermédiaire, discutant d'orientations prometteuses récemment explorées par des équipes étrangères, préparant le planning des publications et des interventions dans des colloques. Mais ici, il ne s'agissait pas de physique théorique, mais de danse de scène.

- Là, on pourrait introduire un gancho supplémentaire, sur l'accent musical.

- Oui mais ça risque d'être un peu difficile pour Claudia, après le porté...

- Et pour l'entrée, on rentre ensemble en se tenant le bras ?

- Je pense que ça serait plus joli et expressif si vous rentiez chacun d'un côté de la scène, en ayant l'air de vous chercher du regard.

- Et pour la quebrada sur le rubato du violon, est-ce que je lui caresse le corps avec la main ou bien est-ce que c'est trop osé ?

- Pour moi, ça va, dit Claudia, toujours conciliante.

- Vous savez, dit Julio, sur scène rien n'est trop osé. Il faut sur-jouer pour faire passer les sentiments par-dessus la rampe jusqu'au public. Alors, caresse-là tant dans tu veux... Et toi Claudia, fais semblant d'aimer ça, les regards ça se voit beaucoup, vous savez...

Il y eut, au cours de ces mois, des moments de fatigue, de découragement, parfois même de tension lorsque les deux partenaires se renvoyaient mutuellement la faute d'un pas manqué, d'un guidage mal compris ou d'une figure exécutée hors du rythme. Mais jamais Yves ne perdit de vue son objectif. Et Claudia le soutint jusqu'au bout, avec constance, dans son projet. Finalement, leur petite prestation, aux fêtes de Genève, furent accueillies avec enthousiasme par les badauds, parmi lesquels se trouvaient, il est vrai, beaucoup de leurs amis venus les soutenir pour l'occasion.

Yves était heureux, amoureux de Claudia, reconnaissant du soutien qu'elle lui avait apporté. Il avait réussi à maîtriser la technique de tango comme, il y a quelques années, il avait réussi à comprendre les arcanes de la théorie standard. Il avait réussi à mettre au point et à interpréter une chorégraphie comme quelques mois plus tôt, il était parvenu à achever et à faire accepter dans une revue scientifique de bon niveau un article sur le quark charmeur. L'existence lui souriait. Et, de plus en plus souvent, il se disait que cette aimable et fidèle Claudia pourrait bien devenir pour lui une véritable compagne, la mère de ses futurs enfants...

Mais la vie allait en décider autrement...

Ce soir-là Claudia était allée seule à la Milonga d'Annecy, tandis que Yves assistait à un colloque scientifique à Miami. Sur l'autoroute A41, elle roulait lentement, car la danse l'avait épuisée. Quant à René, qui roulait derrière elle, il était inquiet et fatigué. Sa maman était tombée quelques mois plus tôt, se cassant le col du fémur. Depuis, elle s'affaiblissait sans cesse. Fils unique, il s'occupait d'elle avec beaucoup de dévouement et avait jusqu'ici réussi à la maintenir à chez elle, près d'Annemasse, lui évitant ainsi une hospitalisation tant redoutée. Mais ces allers et retours presque quotidiens entre Annecy et Annemasse étaient vraiment épuisants. Au point que cette nuit-là, il avait raté la bifurcation de l'A40 et avait donc été contraint de faire le détour par Genève. Mais cela le mettait en retard, et il accéléra pour arriver un peu plus vite.

Ce soir, la chaussée de la A41 avait été rendue glissante par la pluie. Il y avait de plus, un léger brouillard qui gênait la visibilité. Aussi, à la hauteur de La Thoy, René n'aperçut-il qu'au dernier moment la voiture de Claudia qui roulait trop lentement, feux arrière éteints, et la percuta violemment malgré un freinage désespéré.

Le choc projeta vers l'avant la voiture de Claudia, qui fit plusieurs tonneaux avant de s'immobiliser sur la route. A l'intérieur, elle gisait inconsciente, victime de plusieurs fractures, dont l'une allait s'avérer mortelle.

(A suivre)